

Louis Guilloux et le populisme, une longue histoire

Louis Guilloux and populism : a long story

Michèle Touret

Volume 44, Number 2, Summer 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1023765ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1023765ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (print)

1708-9069 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Touret, M. (2013). Louis Guilloux et le populisme, une longue histoire. *Études littéraires*, 44(2), 127–146. <https://doi.org/10.7202/1023765ar>

Article abstract

Louis Guilloux's *Le Pain des rêves* earned him the 1942 Populist Novel Award. This was a late honour for an author whose previous writings, starting with *La Maison du peuple*, had sometimes been identified as illustrative of the penmanship of someone of working-class origins. Guilloux had hoped to receive the award for *Compagnons* and his links to the populist movement reflected his desire for official recognition and rewards. The movement's proponents, however, had differing opinions about him and shunned what we now consider to be his major work, *Le Sang noir*. In parallel, Guilloux was brought into the fold of Poulaille's proletarian literary movement. Guilloux's position became trickier given his reluctance to belong to any one movement in particular, which he somewhat argued over with Guéhenno. He also debated with Paulhan the merits of a literature that depicts ordinary people and the masses. While *Le Pain des rêves* was consecrated as a populist novel during the war, and while it does exhibit attributes that could justify such an association, the award was equivocal given Guilloux's dislike of a tendency he mocked in private. Officially the genuine tale of a destitute childhood, *Le Pain des rêves* was actually to be part of the story of two generations in the hectic political life at the beginning of the 20th century.



Louis Guilloux et le populisme, une longue histoire

MICHÈLE TOURET

*Il y a quelque chose de grand
dans le fait de se sentir
« réprouvé » mais repoussé !*

– Louis Guilloux, *Carnets inédits*, janvier 1942

Avec *La Maison du peuple*, Guilloux, fils d'un artisan cordonnier militant socialiste, avait produit selon ses propres paroles « sa carte de visite ». En 1927, il acquittait ainsi un droit d'entrée dans la littérature. Il poursuivra dans cette veine avec *Angéline* et *Compagnons*. Il attire alors l'attention de qui cherche dans la littérature l'expression de nouvelles voix. C'est le cas de Léon Lemonnier qui l'enrôle dans le populisme en 1929 :

Le goût de la justice, la révolte généreuse contre l'inégalité sociale peuvent mener un écrivain à rechercher le peuple. C'est le cas, par exemple, de Louis Guilloux. Plus occupé de politique que de littérature, ayant en horreur les contraintes, même celles d'un parti trop discipliné, son œuvre de socialiste révolutionnaire l'a poussé à écrire cette *Maison du peuple* qui est un des meilleurs livres que l'on ait consacré à la vie des petites gens dans les villes¹.

C'est dans le même goût que dans *Populisme*, il loue encore Guilloux, avec un rien de condescendance, d'avoir, avec *La Maison du peuple*, retracé « avec une force nerveuse, les luttes d'un brave cordonnier breton² ». Mais *Le Sang noir*, son œuvre la plus remarquée, fut réprouvée par les populistes : c'est ce que Guilloux relève dans ses *Notes sur le roman*³ :

1 Léon Lemonnier, *Manifeste du roman populiste*, Paris, La Centaine, 1930, p. 62.

2 Léon Lemonnier, *Populisme*, Paris, La Renaissance du livre, 1931, p. 40.

3 Qui seront publiées dans *Europe*, n° 839 (mars 1999), p. 173-177. Dans les *Carnets I. 1921-1944*, édités (Paris, Gallimard, 1978, p. 124), Guilloux ne mentionne que l'annonce du meeting rue Poissonnière, le 12 décembre 1935 : « Défense du roman français – Ce que signifie *Le Sang noir* ». Débat public organisé par la Maison de la culture sous la présidence de Roland Dorgelès, avec André Malraux, Jean Cassou, Aragon, Moussinac, Paul Nizan...

Les reproches faits au *Sang noir* sont de divers ordres ; on accuse ce roman de manquer d'objectivité. Il ne saurait être question d'en chercher la moindre parcelle. C'est une œuvre de passion, il faut l'accepter comme telle, ce qui revient à dire que c'est une œuvre injuste. Un autre reproche consiste à dire que ce livre est une image d'un désespoir absolu et sans recours. Un troisième vise la caricature dans cet ouvrage. M. Thérive résume tous ces reproches ensemble. Pour lui *Le Sang noir* est une œuvre « puérule et malhonnête », pleine de pataquès, une œuvre confuse, folle, entièrement fabriquée, mal d'ailleurs, et qui fera une pénible impression à l'étranger. Il paraît que ce roman s'apparente à ceux de mon ami Ehrenbourg. Monsieur Thérive nous aura mal lus tous les deux.

Le Sang noir n'a pas plu à André Thérive, mais en 1942 *Le Pain des rêves* obtiendra le Prix du roman populiste, qu'accompagnait une récompense de 5 000 francs – consolation tardive de l'échec du *Sang noir* au Prix Goncourt, mais en pleine guerre, dans la situation financière où se trouvait Guilloux, comme tant d'autres, la récompense n'était pas négligeable. Que s'est-il donc passé entre ces moments, entre les débuts littéraires du fils d'un cordonnier breton, sa reconnaissance large avant la guerre et les années de celle-ci ?

Un enjeu entre populisme et littérature prolétarienne

Henry Poulaille, qui disputait aux populistes l'aire de la littérature qui vient du peuple ou le prend pour objet, citait en 1928 *La Maison du peuple* comme exemple d'art prolétarien dans sa réponse à l'enquête de *Monde*⁴. Puis il lançait son mouvement de littérature prolétarienne et sa revue *Nouvel âge*. Dans *Nouvel âge littéraire*, l'ouvrage qui traçait les prolégomènes et les grandes lignes du mouvement, il consacrait trois pages à Louis Guilloux dans la rubrique « Littérature prolétarienne française⁵ ». Rappelant son propre cas, il soulignait les difficultés que rencontrait un jeune homme de sa classe qui voulait être écrivain et terminait sur ce qu'on pouvait attendre d'un tel auteur : « *Dossier confidentiel* et *La Maison du peuple* sont deux œuvres de grande valeur, mais leur auteur n'en est encore qu'à sa phase de début et c'est par les livres qu'il va nous donner maintenant qu'il conviendra de le juger. »

Guilloux s'est toujours défendu d'appartenir à l'une ou l'autre école, à l'inverse de son ami Eugène Dabit, lui aussi cité comme romancier populiste pour *L'Hôtel du Nord*⁶ par Lemonnier et qui fut du groupe des prolétariens avant d'adhérer à

4 Voir Jean-Michel Péru, « Henry Poulaille et “la littérature prolétarienne”, une relation d'équivalence ? » dans André Not et Jérôme Radwan (dir.), *Autour d'Henry Poulaille et de la littérature prolétarienne*, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence (Textuelles), 2003, p. 169-185. Jean-Michel Péru souligne que Dabit en 1931, Jean Pallu en 1932 et Tristan Rémy en 1936, tous proches du mouvement de Poulaille, ont obtenu le Prix du roman populiste.

5 Paris, Librairie Valois, 1930, p. 365-368.

6 On entend chez Dabit, à propos du populisme, les mêmes inquiétudes que chez son ami Guilloux : se laissera-t-il enrôler dans un mouvement littéraire qu'il soupçonne de parti pris pour la bourgeoisie ? Lemonnier lui répond dans *Populisme* en publiant un entretien radiophonique avec Frédéric Lefèvre :

FL : Vous connaissez ce livre qui vient de paraître, *L'Hôtel du Nord* d'Eugène Dabit ? Est-ce un roman populiste ?

l'AEAR⁷, comme au moment où son ami Jean Guéhenno avait écrit sa « Lettre à un ouvrier sur la culture et la révolution » dans *Europe*, le 15 février 1931⁸.

Dans *Europe*, en novembre 1930, c'est lui qui rendait compte de *Nouvel âge littéraire*. C'était une occasion pour écorcher le populisme et s'en dégager.

Le mouvement « populiste », selon le manifeste de ses inventeurs, s'annonçait surtout comme un mouvement de réaction contre une littérature bourgeoise qui n'avait à nous proposer que des « peintures d'oisifs ». Il voulait un retour au peuple, le peuple étant une « matière » neuve, capable d'inspirer des chefs-d'œuvre tout autant que le monde des snobs et des belles dames. Mais le populisme n'était qu'une affaire de boutique. On restait entre soi, gens de lettres. Il n'était qu'une forme déguisée de cette littérature bourgeoise contre laquelle il prétendait réagir, et dans tous les cas, il ne pouvait donner naissance qu'à une *littérature d'intermédiaires*, nécessairement sans force. Au contraire, la force et la nouveauté de cette littérature prolétarienne, dont nous parle Poulaille, doivent venir de ce qu'elle entend précisément se passer d'intermédiaires⁹.

Le penchant pour la littérature selon Poulaille étant exprimé, Guilloux conclut pourtant sur un refus conclusif :

On veut nous enfermer dans nos classes, on exige de nous que nous soyons fidèles. Je demande, au contraire, qu'on soit *infidèle*. Cette fidélité à nos classes qui est pour nous une tentation est notre plus dangereux écueil. L'idée même d'une telle fidélité contredit à tout ce que nous sommes et voulons être. Il faut

LL : Évidemment, puisque l'auteur y décrit les mœurs du peuple dans un hôtel meublé.

FL : Cependant, Dabit, qui est véritablement, comme on dit, un enfant du peuple, hésite à accepter cette étiquette de populiste. Il y voit je ne sais quelle intention un peu dédaigneuse de bourgeois.

LL : Je connais l'argument. Mais est-il si sûr que nous soyons des bourgeois ? Marmouset est un ouvrier, Louis Chaffurin était apprenti tailleur à treize ans. Moi-même, je ne suis qu'un boursier de l'école communale... Voyez comme tout cela va devenir ridicule si l'on commence à examiner les situations sociales et les origines d'un écrivain avant de juger son œuvre. [...]

FL : Il est encore une autre objection qu'Eugène Dabit m'a faite et que je m'étais promis de vous soumettre. Il craint de s'embrigader, d'appartenir à un groupement, de ne plus être libre.

(entretien avec Frédéric Lefèvre, repris dans *Populisme, op. cit.*, p. 51 et suiv.)

7 Voir l'article d'Anne Roche, « Louis Guilloux entre roman populiste et prolétarien », dans André Not et Jérôme Radwan (dir.), *Autour d'Henry Poulaille et de la littérature prolétarienne, op. cit.*, p. 143-152.

8 Voir Sylvie Golvet, *Louis Guilloux, devenir romancier*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2012, qui retrace la carrière de Guilloux jusqu'au *Sang noir*, et principalement la 3^e partie, « La culture se débat », p. 145-209. On y apprend que Guilloux voulait donner une note sur *Populisme* de Lemonnier dans *Europe* et que Guéhenno l'en a dissuadé, lui conseillant de ne pas entrer dans ce débat. Voir aussi Philippe Baudorre, « Louis Guilloux et la revue *Monde* », dans Francine Dugast et Marc Gontard (dir.), *Louis Guilloux écrivain*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2000, p. 69-88.

9 Louis Guilloux, « Henry Poulaille, *Nouvel âge littéraire* », *Europe*, 15 novembre 1930, p. 411-413.

un certain courage pour y renoncer, et la hardiesse de se choisir. Car *pour nous, être fidèles, c'est là précisément trahir*¹⁰.

Guilloux craint d'être pris à un piège qui le contraindra ensuite. Mais il est tenté de répondre aux appels qu'on lui fait. Témoin pour ces années trente débutantes une lettre à Léon Lemonnier à qui il envoie *Compagnons*. Voir cette nouvelle œuvre obtenir le prix ne lui déplairait pas : après avoir annoncé l'envoi du « petit ouvrage », il ajoute :

Me permettez-vous de vous dire à ce propos qu'il n'est pas exact que je sois plus occupé de politique que de littérature ? Je n'appartiens à aucun parti, et ne veux appartenir à aucun. L'action exige une audace que je n'ai pas, et puis, dans le fond, l'action est trop facile – je ne suis pas un homme de groupe – et, vous le savez, je ne suis pas non plus un homme d'école.

Dans mon livre, *La Maison du peuple*, j'ai tenté de peindre les hommes en fonction d'une certaine idée de l'amour. Rien de plus. Vous verrez que j'ai tenté la même chose dans *Compagnons*. Il m'est arrivé, Monsieur, d'attaquer le Populisme, et sans doute, cela m'arrivera encore. Voilà qui ne saurait m'empêcher, en vous envoyant mes *Compagnons*, et en vous remerciant encore pour l'amabilité que vous avez eue à mon égard, de vous assurer de ma confraternelle sympathie, et d'espérer que vous voudrez bien m'accorder la vôtre, ce que vous avez déjà fait d'ailleurs¹¹.

Sourcilleux sur ce point, Guilloux ne veut pas une littérature d'ouvriers ou pour des ouvriers. Il veut entrer pleinement, sans trahison ni compromission, dans le monde littéraire et être accueilli non comme un « fils d'ouvrier qui écrit » mais comme un écrivain. Mais il est ardu et éprouvant de se faire une place dans le monde des lettres où les nantis sont nombreux, sans pour autant y occuper la « place du pauvre ». S'il a tout fait pour entrer aux éditions de la NRF, ce n'est pas pour y jouer le rôle que tenait Charles-Louis Philippe auparavant. Cette situation a pesé dans sa vie et sa carrière, il en a conçu de l'amertume et en a ressenti des blessures.

Sept ans après *Le Sang noir* et un silence relativement long, Guilloux renoue avec la création littéraire avec *Le Pain des rêves*. L'œuvre n'est publiée qu'en 1942 — moment peu favorable. Certes pendant ces années Guilloux n'est pas resté inactif mais il n'a rien publié de marquant aux yeux de ses contemporains. Et pourtant il a plus d'une fois fait l'expérience de la difficulté de parler des gens ordinaires, de ceux de sa classe, sans que s'y mêlent des malentendus, voire des accusations de parti pris. Parler du peuple demande des précautions, il faut se garder de toutes sortes d'interprétations tant le sujet est au cœur de débats tout autant politiques que littéraires, sinon plus. C'est ce qu'il a éprouvé dès 1933 quand il a proposé un manuscrit composé de quelques-unes de ses *Histoires de brigands* à Jean Paulhan. Celui-ci les trouve tendancieuses, démonstratrices et proches du lieu commun. Guilloux se défend dans une lettre du 23 mars 1933 :

10 *Id.*

11 BnF, département des manuscrits, site Richelieu, correspondance inédite, lettre du 12 juin 1931.

En écrivant ces textes, je n'ai rien prémédité [...]. J'ai pris ce qui s'est offert à moi, en toute naïveté [...] et si en fin de compte ces récits sont tendancieux, ils le sont, je ne dirais pas contre moi, mais *avec* moi, avec tout ce que je sais et ne sais pas de moi-même, avec ma démarche, avec le son de ma voix, etc. Il est de fait qu'un certain nombre de choses m'indignent et d'autres pas, et que ce sont toujours les mêmes. Et enfin, peut-être suis-je, beaucoup plus encore que je ne le crois, un homme de ma classe.

Et il proteste que si la bêtise et l'avarice bourgeoises sont sans raison et le signe d'une étroitesse de cœur, celles des ouvriers viennent « de la nécessité, d'une condition misérable et inhumaine¹² ». Guilloux se met en jeu : comment parler du peuple, comment le faire parler, quelle conduite adopter à son égard quand on en est encore très proche – ce qu'attestent les « histoires » –, mais qu'on nourrit des doutes et qu'on ne renonce pas à la critique ?

Un enjeu entre littérature et politique

Le silence relatif après *Le Sang noir* s'explique aussi par les tourbillons où Guilloux s'est trouvé pris après son voyage en Union soviétique. Il y était l'invité de Gide, lui-même invité par le régime de Moscou. Avec *Retour de l'URSS*, puis *Retouches à mon retour de l'URSS*, Gide provoqua de vives réactions des communistes et des sympathisants du Parti communiste français. Commença alors une campagne contre lui, où Aragon, Nizan et Bloch voulurent entraîner Guilloux, témoin, avec d'autres, du voyage. Il refusa toute expression publique, qu'elle portât sur le régime soviétique ou sur Gide lui-même et ses autres compagnons¹³. Lui qui écrivait régulièrement dans la presse de gauche, qui avait été chargé de la partie littéraire dans *Ce Soir*, le nouveau journal du Parti Communiste, qui avait été pressenti pour un emploi du même genre à la radio, est remercié et remplacé par Nizan. Il renonce à la radio. Il retourne vivre à Saint-Brieuc en août 1937 et se retire du champ politique français

12 Voir *Correspondance Jean Paulban – Louis Guilloux, 1929-1962*, éditée par Pierre-Yves Kerloc'h, Brest, Centre d'étude des correspondances, Université de Bretagne occidentale, 2010, p. 91-95. Ces histoires rassemblées en volume paraîtront aux Éditions sociales internationales en 1936 (rééd. Le Passeur, 2002, avec une préface de Michèle Touret). Elles avaient été publiées, dans le cours des années trente, dans des journaux et des revues qui accueillait dans une rubrique variable – faits divers, divertissement, nouvelles – ce genre d'instantané. L'histoire de ce recueil est complexe : voir Henri Godard, « *Histoires de brigands et Le Lecteur écrit* », dans Francine Dugast-Portes et Marc Gontard (dir.), *Louis Guilloux écrivain*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2000, p. 175-182, et Michèle Touret, « Louis Guilloux chroniqueur ou la vie comme elle va », dans Bruno Curatolo, Alain Schaffner (dir.), *La Chronique journalistique des écrivains*, Dijon, Éditions universitaires de Dijon, 2010, p. 155-166.

13 Ce n'est pas le cas des *Carnets I, 1921-1944* (pour la période considérée, Gallimard, 1978) édités ou, surtout, inédits, ces derniers étant encore plus abondants sur ce voyage. Guilloux a attendu plus de quarante ans – et a écarté de nombreux passages – pour faire connaître ses souvenirs sur ce voyage, endeuillé par la mort de son ami Dabit, ce dont il conçut un grand chagrin, se reprochant d'être rentré trop tôt et, implicitement de l'avoir abandonné. Les *Carnets* inédits, les manuscrits et les documents personnels auxquels nous faisons référence sont conservés à la Bibliothèque municipale de Saint-Brieuc, le catalogue est accessible en ligne.

tel qu'il lui apparaît à Paris et des combats entre intellectuels. Il se consacre aux réfugiés espagnols dans son département, et aux paysans grevés de dettes dont les terres sont mises aux enchères. Il se consacre aussi à un projet de longue haleine : le récit de l'histoire d'une famille pauvre depuis le début du siècle, dont *Le Pain des rêves* sera le début¹⁴.

Une œuvre du retrait

Le retour sur sa vie – ou plutôt sur la vie d'un enfant pauvre¹⁵ — dans une ville de province fait donc suite à une désillusion profonde, au sentiment de s'être fourvoyé. Dans ses *Carnets*, il note que le récit d'enfance est un moyen d'échapper au présent :

À propos du *Paradis*¹⁶, l'application d'un écrivain à exprimer les domaines de son enfance constitue une activité comparable à celle qui rejette certains vers le roman historique. Or, ainsi qu'on l'a vu par des exemples récents et retentissants, le fait d'écrire des romans historiques, à notre époque, semble appartenir à des écrivains émigrés. Il me semble donc que l'œuvre qui se propose d'exprimer les domaines de l'enfance peut aussi s'expliquer (dans sa genèse) par le sentiment d'une rupture (voulue, subie ou désirée) d'un homme avec son époque – comme le roman historique, dans sa genèse, peut s'expliquer par le fait que l'auteur sera un proscrit¹⁷.

Émigré, proscrit, en rupture, voilà l'origine de l'œuvre, mûrie depuis le temps où il était encore à Paris. Ce sentiment s'accroît avec la certitude que la République espagnole va à sa perte et qu'une guerre internationale est imminente. Un monde se défait. C'est le 28 décembre 1939 qu'il associe les deux formes littéraires alors qu'il relit *Waterloo* d'Erckmann et Chatrian, qui l'avait tant charmé dans son enfance :

Si peu Jacobin qu'on soit, pour manger sa soupe à l'aise, encore y faut-il certaines conditions, quand on a le cœur bien en place et qu'on est moyennement honnête... Encore faut-il que les autres puissent en faire autant, en bonne tranquillité d'âme et de chaise. Voilà au fond la chose. Elle est simple. Je gage qu'aucune littérature populiste ou de quelque nom de baptême qu'on l'appelle ne donne aussi directement que ce début de récit l'idée de ce qu'est cette chère

14 Dans le même temps il travaille à ce qui sera *Le Jeu de patience*, où on retrouve les mêmes personnages devenus adultes – mais ils ont changé de nom de famille : L'hôtelier auparavant, ils s'appellent maintenant Nédélec et le narrateur du *Pain des rêves*, dont on ne connaît pas le prénom dans le premier roman, s'appellera Loïc Nédélec dans le second.

15 Nombre de critiques du temps ont lu ce roman comme une autobiographie : la narration à la première personne, la ville de province semblable à la ville natale de Guilloux, le milieu familial fort pauvre, tout portait à cette lecture, que Guilloux ne dément pas. Si nous sommes pourtant loin d'un récit autobiographique, les notes de Guilloux montrent clairement qu'il y parle de ses propres expériences en leur donnant un tour résolument fictif.

16 *Images du paradis* était le titre prévu. Gaston Gallimard ne l'aimant pas, au tout dernier moment Guilloux le changea pour *Le Pain des rêves* dont le titre peut rappeler la série de Poulaille, *Le Pain quotidien*.

17 Guilloux est alors de retour à Saint-Brieuc. Cette note date de 1938 (un jeudi entre le 24 mars et le 2 avril) (voir *Carnets I, 1921-1944*, Gallimard, 1978, p. 219), avec des changements par rapport au dossier inédit LGO CI 09 02 01, dont je donne ici la version.

soupe, dont on peut dire qu'il faut à la fois tant et si peu de choses pour qu'elle soit bonne. [...] Je crois, d'autre part, que si Gide dit vrai, que s'il est vrai que les Staliniens en aient perdu le sens, ils ne sont point hélas les seuls, et il n'est pas aventuré de dire que tout le monde en a fait autant. Oui, notre soupe est très compromise. Aurons-nous seulement du rata ? [...]

Ainsi tout se ramène à la même chose, tout se réintègre à la même unité qui est l'homme : le conscrit de 1813, le voici de nouveau mobilisé. Encore une fois, la soupe est répandue, encore une fois, il faut abandonner Catherine [personnage de *Waterloo*], laisser en plan l'ouvrage commencé et courir aux avant-postes, cette fois sous le couteau des hitlériens¹⁸.

À côté de la critique du populisme, on entend un écho à Lemonnier qui disait dans *Populisme* que le roman populiste pouvait renouveler le roman historique. Œuvre méditée depuis plusieurs années, *Le Pain des rêves* prendra son essor pendant la guerre, temps favorable à la remémoration mélancolique.

Un roman populiste ?

La notion même de roman populiste n'est guère définie, ou définissable, au-delà des intentions et d'une thématique. Guilloux ne se fait pas faute de se distinguer de cette mouvance. Il y perçoit une volonté de le rejeter dans les marges de la littérature. Témoin cette anecdote qu'il consigne dans ses *Carnets* à propos d'une cérémonie en 1938, en l'honneur de Villiers de L'Isle-Adam, lui aussi originaire de Saint-Brieuc, où Roger Vercelet prononce un discours « tout ce qui se peut de plus bas et de plus menteur ». Guilloux en relève l'écho dans la presse qui, dit-il,

me traîne dans la boue et mon père avec moi. Au reste, voici la coupure : « Son enfance, Mathias Villiers de l'Isle-Adam la vécut tout entière à Saint-Brieuc, où le romancier populiste Louis Guilloux, cet aigri, fils d'aigri, ne fait vivre que des âmes mortes, qu'il a peuplé comme à plaisir de grotesques et d'imbéciles, mais où à l'époque de Villiers, tout le monde était heureux, autant qu'il est possible sur terre, et l'humanité moyenne la plus vraie en somme, y était fine et sensible¹⁹ ».

Populiste est donc une injure... Louis Guilloux ajoute ceci en 1938 — mais ne le retient pas pour l'édition des *Carnets* :

Il ne me déplaît nullement de recueillir l'insulte en ce jour où l'on célèbre mon illustre et pauvre compatriote. Et que la bêtise se mêle ici à la méchanceté, je dirais après tout que c'est un supplément de régal, si ça valait le dérangement. Mais, heureusement, je me sens profondément indifférent à ce genre d'attaque, et même si l'on cherche à y atteindre mon père en même temps que moi. Progrès.

Le cas de Guilloux n'est certes pas unique. Ceux qui, comme lui, sont nés loin de la vie littéraire, même s'ils y ont des appuis, ne peuvent que s'alerter dès qu'on veut les ranger dans les troupes de ces mouvements et qu'ils en perçoivent les attentes et les préjugés.

18 Ce passage ne figure pas dans les *Carnets* édités.

19 *Carnets I, op. cit.*, p. 226-227. Les inédits comportent des différences mais non pour la coupure de presse.

Mais *Le Pain des rêves* séduit les jurés du Prix du roman populiste, et à bon droit. Le milieu populaire y est représenté loin, en apparence, de toute pensée politique. Rien n'y dit une intention révolutionnaire, à part, peut-être, le salut d'un chanteur des rues qui, pour remercier de son accueil le grand-père, tailleur à domicile, le salue noblement et lui chante *Le Temps des cerises*. L'enfant du peuple ne rencontre que des miséreux comme les mendiants qu'on appelle la Bande du soleil, ou des artisans durs au travail, comme les Pinçon, une femme qui deviendra savetière à la mort de son mari, comme Durtail, le tonnelier, qu'un lourd désir insatisfait mine et qui se suicide. Tous portent le poids de la misère. Mais rien ne les porte à la révolte. Au contraire, ils vivent sobrement, en bonne entente, en butte aux soupçons de la ville et grappillent sans illusion les miettes des beautés du monde bourgeois. Il faut attendre la seconde partie pour que le jeune garçon découvre que ces plaisirs sont frelatés comme celui que goûte et offre la troupe de théâtre animée par la cousine Zabelle, pour qu'il commence à comprendre la vie qu'elle réserve à la jeune Marcelle, bien vite instruite des bénéfices qu'elle peut attendre de sa beauté.

Et surtout, il aurait fallu que les lecteurs de 1942 aient su que ce roman jetait les bases d'une histoire familiale et collective qu'on lira dans *Le Jeu de patience*. Les enfants de cette famille nourriront plus tard des rêves révolutionnaires, et les réaliseront en partie puisque l'un deviendra militant communiste, l'autre anarchiste, et que Loïc Nédélec, le narrateur, écrira, justement, *Le Pain des rêves*. Le seul ouvrier quelque peu contestataire du roman est l'oncle Paul, qui se donne des airs d'ouvrier parisien averti mais dont tout laisse entendre qu'il se vante et se pavane devant sa famille provinciale quand il vient la visiter. Quoi qu'il en soit, on comprend que les jurés du prix aient vu dans cette histoire d'une famille pauvre, chaleureuse, respectueuse de l'ordre social et n'aspirant pas à le bouleverser, une œuvre conforme à leur attente. Le ressourcement aux traditions populaires a dû les satisfaire, l'éloignement de la réflexion politique tout autant. La peinture du milieu social et des relations de voisinage avait une teinte suffisamment naturaliste pour les contenter.

À tout prendre, et étant donné le flou des traits du roman populiste selon leurs promoteurs (authenticité, sincérité, refus du discours abstrait et du style trop orné, attention au peuple en général et au monde rural, reprise du modèle naturaliste...), *Le Pain des rêves*, isolé du projet qu'il annonce, a de quoi convenir aux populistes depuis longtemps habitués à choisir parmi des œuvres qui ne tiennent guère compte du mouvement qu'ils ont tenté de lancer.

Une œuvre ambiguë

L'intention de Guilloux n'était assurément pas de satisfaire aux attentes du jury, d'autant plus qu'en 1942 les questions soulevées par les populistes comme par les prolétariens n'étaient plus vraiment de saison ou prenaient une allure de prône pour la révolution nationale et maréchaliste. D'autant plus que publier pendant l'Occupation comportait des choix politiques graves. Le silence de Guilloux sur ce point est éloquent : l'année 1941 se termine dans l'édition qu'il a donnée de ses *Carnets* sur une lettre de Paulhan non datée mais qui ne peut être que du mois de

septembre 1941. Guéhenno avait écrit le 12 de ce mois à Guilloux pour lui dire qu'il avait remis à Paulhan le manuscrit du *Pain des rêves*, achevé en mars. Guilloux songe à publier des contes dans *Comoedia*, journal toléré par les occupants, et un passage de son roman dans *La Nouvelle revue française* dirigée par Drieu la Rochelle. Il demande à Paulhan si cela ne va pas créer des malentendus regrettables. « On n'est responsable, répond Paulhan, que de ce qu'on écrit et non de ceux qui écrivent à son côté ; écrire sert-il les "Autorités protectrices" [les Allemands], qui peut le savoir ? Et si le silence faisait leur jeu ? Ne faut-il pas, au contraire, collaborer, mais *mal* ? » Paulhan, comme à l'ordinaire, envisage toutes les possibilités, emprunte des chemins compliqués et se garde de conclure. *Comoedia* et *La Nouvelle revue française* publieront les textes²⁰. Cette œuvre en chantier depuis longtemps paraît donc dans un moment fort troublé ; il en paraît des extraits dans la presse protégée par l'Occupant, soutenue par Jean Paulhan chez Gallimard. Elle est couronnée. Elle assure à son auteur quelques subsides.

Il reste qu'on peut s'interroger sur les raisons de cette consécration. Certes, on le sait, le mouvement populiste n'a jamais évoqué que des sujets (la vie du peuple), des dispositions (authenticité et sincérité — bien difficiles à définir sur le plan littéraire) : sous cet angle, *Le Pain des rêves* entre bien dans ce cadre fort général. On peut aussi imaginer qu'après *Le Sang noir*, qui avait déplu à Lemonnier parce que trop acerbe, trop cruel, *Le Pain des rêves* semble assagi. Ce récit d'enfance colore le monde d'une ambiance chaleureuse dans la pauvreté générale du monde décrit. Il ne présente pas non plus, en apparence du moins, les marques de la révolte que relevait Lemonnier dans *La Maison du peuple*. Elles sont assourdies puisque, si la narration est postérieure aux faits, si l'enfant a grandi et peut mesurer ses désillusions, rien ne dit ce qu'il est devenu²¹. Guilloux avait eu l'intention de prolonger l'histoire de la famille Lhôtellier jusqu'à la Première Guerre mondiale. Il y renonce et reste dans le cadre d'une enfance, baignée d'affection face à un monde hostile, certes, mais sans agressions directes visibles. C'est dans ses *Carnets* (et principalement dans ce qui est resté inédit) qu'il exprime sa révolte à l'égard des possédants : la douceur relative de l'enfant laisse place à l'amertume de l'adulte. La phrase mise en exergue à cette étude donne le ton. De même, cette notation de mars 1942, au moment où il achève son roman, qui donne à ses réflexions un accent de lutte des classes. Sous l'intitulé « roman » — il s'agit du *Pain des rêves* — on lit :

20 Voir Michèle Touret, « Traces de la politique dans les *Carnets* inédits de Louis Guilloux et la politique », communication à la journée d'étude de l'Université de Saint-Quentin-en-Yvelines, juin 2012, à paraître.

21 Le congé au lecteur se prend ainsi : « C'est fini. Ici s'achève le livre. Qu'importe ce que fut la suite de ce confondant spectacle [...]. Que les voiles de l'oubli tombent sur ces misères comme le rideau, enfin, tomba vers les sept heures du soir, la dernière chanson chantée... Moi aussi, j'ai chanté la mienne... Allons dormir. » Puis c'est le retour dans le giron du grand-père mort : « Je suis un homme, grand-père ! ô grand-père, un homme comme toi... Il fait nuit, chez nous. Fait-il plus clair chez toi ? ô mon vieux paria ! Tout à l'heure, nous rallumerons ta lampe... » (Louis Guilloux, *Le Pain des rêves*, Paris, Gallimard (Folio), 1980 [1942], p. 495-496).

Au reste, sur ce qui a ou n'a pas d'importance à l'intérieur de nos propres expériences, permettez-nous d'être seuls juges. C'est sur notre peau et non sur la vôtre que les coups ont marqué.

Quant à moi j'attache une importance extrême, si vous voulez bien rester dans un domaine basement matériel, puisqu'il paraît que c'est le nôtre, au fait que, de même que nous ignorions certaines formes de langage, nous ne savions même pas qu'il existait au monde certaines choses bonnes à manger comme par exemple les huîtres ou certaines variétés de fromage : le brie, le roquefort, gourmandises de luxe, que ma mère, toujours « enfoncée », jamais « à flot » pour ce qui était de sa bourse, ne pouvait songer à nous offrir.

Que si l'argument vous semble puéril, je vous prie d'en prendre à votre aise.

Ce n'est plus le fils Lhôtellier qui parle. C'est Guilloux qui s'adresse à un interlocuteur collectif absent qui l'a maintenu à l'écart de son monde. Il connaît et comprend les règles de la ségrégation économique et sociale et les perçoit dans les plus infimes détails. La révolte ne se dit pas en termes explicitement politiques mais, comme dans le récit, sur le mode du désir, du manque, de la sensation et du quotidien. Dans le roman, Guilloux renonce à ce ton et le retour nostalgique et poétique sur un moment de l'enfance, les descriptions de milieux populaires, les portraits pittoresques des habitants des quartiers pauvres, la description de leurs logements misérables, la confrontation avec des petits bourgeois vulgaires, bien des traits ont dû séduire les jurés du Prix populiste.

Il n'empêche qu'avec *Le Pain des rêves*, Guilloux offre une œuvre ambiguë qui sera reçue de façon contrastée en raison des équivoques possibles. On le mesure mieux peut-être quand on sait ce qui y passe de réflexions et souvenirs personnels de l'auteur²² et quand on connaît le travail d'élagage et de mise en fiction de Guilloux. Il avait notamment, alors que le roman s'intitulait encore *Images du paradis*, poursuivi le récit jusqu'à la guerre, comme *La Maison du peuple* : à la désillusion du jeune garçon s'associait celle du pays tout entier. Le Moco, l'amant de la cousine Zabelle, qu'elle chasse de sa maison en jetant sa cage et ses serins dans le jardin, était mobilisé : la tragédie collective scellait le drame personnel. En finissant sur la seule

22 Il faudrait, à ce propos, se pencher sur le cahier où Guilloux a recopié son roman : sans rature d'aucune sorte c'est un album personnel illustré de photos – de famille parfois, de cartes postales de sa région et de sa ville et de dessins : ce récit d'un jeune garçon dont la vie familiale ne ressemble en rien à la sienne est nourri d'images personnelles, documents et objets de rêverie. C'est aussi en se souvenant d'une expérience cuisante que Guilloux construit la scène où il va avec sa mère assister au spectacle que donne la troupe occasionnelle de la cousine Zabelle à la fin du roman : le concierge du théâtre ne peut plus les chasser, leurs billets sont « légitimes », ils entrent de plein droit dans ce monde interdit – même si c'est pour en constater la grossièreté. L'expérience dont Guilloux se souvient est consignée en 1926 dans ses « carnets » encore inédits : « Se méfier des billets de faveur. Je n'ai jamais oublié et je n'oublierai jamais comment ma mère ayant en sa possession des billets de faveur qu'on lui avait sans doute donnés, elle nous emmena au théâtre un dimanche après-midi. On donnait une "revue" œuvre de Monsieur Charles Maunier, député. Il se trouva que l'affluence était si grande qu'il n'y avait plus, nous dit-on, pour les billets de faveur, et qu'on nous renvoya froidement, Monsieur Maunier en personne disant que du reste nous n'étions que des "gens qui n'y comprendront rien" » (Louis Guilloux, *Carnets* [inédits] de 1926, Fonds Louis Guilloux, Bibliothèque municipale de Saint-Brieuc.

désillusion personnelle du jeune garçon après la scène burlesque du théâtre et le congé grotesque donné au Moco, Guilloux demeure dans le cadre familial et social de l'apprentissage et se tait sur la suite.

Parfaitement conscient de faire avec *Le Pain des rêves* le récit d'une enfance miséreuse, Guilloux l'enchanté avec des épisodes où, en rêve ou furtivement, les mondes opposés se frôlent. Comment comprendre l'épisode où le grand-père et les enfants vont perdre les petits de leur chatte Coquebelle en choisissant soigneusement les quartiers riches de la ville ? Ils attendent que la chatte donne des signes qu'elle veut retrouver sa liberté et que « la belle enfance des chatons » soit finie pour se mettre en route : « depuis longtemps, en pensant à ses chats il [le grand-père] avait choisi quelque maison bourgeoise à la porte de laquelle il déposerait le premier, sûr que les animaux y étaient toujours bien accueillis et traités ». Puis, ils choisissent des hôtels, lieux prestigieux,

et là, avec des précautions qui sans doute étaient bien exagérées, mais qui donnaient à notre troupe enfantine la délicieuse angoisse d'accomplir quelque chose de défendu, mais de bien, nous entrons tout doucement dans des cours où quelquefois il y avait encore des voitures qui n'étaient pas remisées²³.

Seuls les chats auraient le bonheur de passer les frontières sociales et de changer d'identité ? Ils sont bien les seuls bénéficiaires de la solidarité... Cadeau de la misère à la richesse, ce geste est aussi un défi : les barrières que dressent les hommes ne sont pas infranchissables. D'ailleurs, le grand-père parcourt les quartiers déserts la nuit : « On aurait dit que le droit de paraître au soleil était un droit qu'il ne se reconnaissait pas à lui-même et qu'il ne consentait à se mouvoir et à marcher sur la terre qu'à la condition de ne pas être vu. » Et quand vient la saison des concerts en plein air, il s'attarde mais en se cachant :

Quand il s'agissait d'un concert, mon grand-père redevenait une sorte d'homme libre, bien que son plaisir, il ne pût le goûter qu'à la condition d'aller s'asseoir sous les arbres les plus reculés du jardin. Et une fois sur son banc, il n'en bougeait plus de toute la soirée. Il écoutait en fumant sa pipe²⁴.

Si Guilloux dépeint surtout le monde des quartiers des pauvres, il montre aussi le monde qui leur est interdit, les bribes de plaisir qu'à son insu il leur laisse prendre en contrebande, quand les apparences d'une vie commune sont exceptionnellement exhibées, comme au moment où toute la ville se retrouve pour une grande procession de nuit : la fête religieuse réunit toute la population dans une foule qui pour une fois donne une impression de communauté. Par ces épisodes, que Guilloux regroupe, les ségrégations sociales sont à la fois soulignées et reniées, non pas abolies mais désignées dans leur fonction réelle d'exclusion ; elles sont montrées comme franchissables dans certaines conditions, dans des gestes et par des décisions d'homme libre. Ce n'est pas seulement la vie des humiliés que

23 Paris, Gallimard (Folio), 1980, p. 133-134.

24 *Ibid.*, p. 137-138.

Guilloux représente mais les processus de l'humiliation et les moments rares et brefs où peuvent se franchir les obstacles²⁵.

Quand Louis Guilloux veut donner quelque place à des univers sociaux fort éloignés du sien, il le fait d'une manière telle que plus que de souvenirs réels, il ne peut s'agir que d'un recours aux formes de fiction qui ont cours dans les romans populaires et qu'apprécient les amateurs de pittoresque populaire, sinon populiste. On ne peut douter qu'il joue ainsi avec des clichés littéraires, en leur donnant à la fois une force dramatique éprouvée dans le régime romanesque et une charge potentiellement ironique. Deux personnages féminins répondent à ces traits de fabrique, qui sont tous deux de bonnes fées pour la famille Lhôtellier venues d'horizons sociaux opposés, ce qui renforce l'impression de stéréotypie concertée. L'une de ces fées est la tenancière d'un bar louche, une maquerelle au bon cœur, la Marceline, qui vient à leur secours quand, sans ressources, ils sont chassés de leur logis après la mort du grand-père. « La Maritorne borgne et fardée, qui régnait en souveraine sur les mouvantes populations de *Cap de Bonne-Espérance*, Madame Redon en personne, la belle Marceline, comme on l'appelait familièrement²⁶ » fait entrer la mère dans son bar : elle lui a trouvé un logement et du travail. Aucune explication ne nous sera donnée sur les ressources inattendues de cette maquerelle. Vieux thème du roman social et thème chéri du roman populiste : la femme de mauvaise vie au grand cœur a racheté la dureté des possédants.

Autre bonne fée, la comtesse de Lancieux²⁷ qui, elle aussi, déboule dans l'appartement de la famille. Elle apparaît juste après que la cousine Zabelle l'a humiliée en se moquant du nouveau logement dont ils sont si fiers (et que Marceline leur a procuré).

Alors apparut une petite dame toute menue, vêtue de noir des pieds à la tête, le visage entouré d'une capote comme n'en portaient plus que les grand-mères — et qui tenait à son bras, d'une part, une ombrelle, et, d'autre part, un grand sac, que dans ma naïveté, je pris d'abord pour un sac à provisions... Je ne saurais dire si elle portait une voilette, mais il me semble bien que oui. Dans le premier instant, son visage m'apparut comme une lune bien rose, avec deux petits yeux bleus très vifs et tout autour du menton — oui ma foi, une for jolie petite barbe²⁸...

Cette « petite dame » au langage distingué appelle ses hôtes fort surpris « bonnes gens » ; comme dans les contes, son sac contient des objets étonnants pour le jeune garçon : carnet, face-à-main ; cette bonne fée est « une dame charitable » qui vient annoncer qu'elle s'occupera de faire soigner le plus jeune des enfants qui ne peut marcher.

25 Les mots de la mère au moment de la mort du grand-père montrent à quel point la délivrance totale est impossible : « Voyez, dit-elle, ce n'est plus un vieux paria, c'est un mort comme les autres » (*ibid.*, p. 254).

26 *Ibid.*, p. 274. La Marceline avait été présentée au début du roman en même temps que le voisinage de la famille.

27 Le nom et la personne reviendront dans *Le Jeu de patience* : le fils de la comtesse, Yves de Lancieux est un ami du narrateur, en butte à la calomnie.

28 *Ibid.*, p. 322-323.

Voudrait-on le croire : la bonne petite vieille dame à la voix chuintante, au grand sac, et qui ne savait lire dans son carnet qu'à travers un face-à-main, c'était une comtesse... [...] Malgré tout ce que je savais des fées – et malgré mon âge de déjà presque grand garçon déjà, – je n'étais pas loin d'apparenter notre comtesse aux plus merveilleux personnages dont j'avais lu les exploits dans mes livres²⁹...

On peut remettre les derniers mots au narrateur maintenant peut-être adulte, il n'empêche que l'auteur, quant à lui, introduit dans son roman des moments, des personnages, des tournures tirées des romans populaires ou des contes, qu'il joue habilement pour les emprunter aux formes populaires que le populisme prônait et ainsi les détourner. De l'usage du stéréotype pour échapper aux caractérisations faciles³⁰...

Il serait vain de vouloir attribuer au *Pain des rêves* le qualificatif de « populiste » au sens où il suivrait une ligne particulière. Non pas seulement à cause des réticences de Guilloux à son égard, mais parce que le mouvement de courte durée lancé par Thérive et Lemonnier n'a pas lui-même proposé autre chose qu'un objet littéraire (le peuple) et demandé des dispositions comme l'authenticité et la sincérité – bien difficiles à définir. C'est cependant dans cet espace de pensée et de création que se situait Louis Guilloux, et c'est pour cette raison qu'il a reçu le prix en 1942. C'est aussi pour cette raison que *Le Pain des rêves* se déploie dans une fiction et selon des formules qui se profilent de manière critique sur un arrière-plan formé de références populaires, sinon populistes. Le propre du populisme n'a pas été de promouvoir un mouvement où se dessinent des lignes esthétiques ou idéologiques claires. Le sujet devait être populaire. Il fallait contrebalancer une tendance de la littérature à la mièvrerie fatiguée, selon Lemonnier, et intéresser la littérature aux couches populaires, sans visées politiques, et montrer, dans la lignée d'un naturalisme assagi et éloigné de tout déterminisme scientifique ou social, la diversité des mondes sociaux. Comme, par ailleurs, il s'est défini comme un mouvement qui promeut une nouvelle orientation littéraire sans enrôler d'écrivains vivants³¹, on peut considérer que ce mouvement de faibles exigences littéraires et théoriques se constitue au fur et à mesure que les prix annuels s'attribuent. Ainsi se forme un groupe d'élus qui illustrent le mouvement. Les jurés considèrent ces œuvres et ces auteurs comme appartenant de la sorte à un mouvement qui se définirait ainsi concrètement peu à peu, sans que rien d'autre les unisse.

29 *Ibid.*, p. 328.

30 On pourrait en dire autant de ce qui concerne les amours lointaines avec la jeune Gisèle, parée de tous les dons tant qu'elle reste à distance, du théâtre tant qu'il n'est pas vu par des yeux dessillés ou encore de « la bande du soleil », ces pauvres errants de la ville qui meurent ou que l'on interne sans que personne s'en soucie et qui évoquent la plus grande misère. Tous ces stéréotypes du roman populaire sont évoqués de façon pittoresque certes, mais de manière à leur enlever cette part de folklore dont ils pourraient être si facilement chargés.

31 Le 5 août 1929, André Thérive précisait à Lemonnier : « Mon avis est qu'il faut se réclamer d'aînés plutôt que présenter une équipe formellement constituée dont on nous dirait : "Peuh ! ce n'est que ça !" Cela n'empêcherait pas de citer le plus de noms possible » (Lettre inédite d'André Thérive à Léon Lemonnier, 5 août 1929, BnF, dép. des manuscrits, site Richelieu).

En ce sens, on ne peut pas dire si le roman de Guilloux est ou n'est pas populiste : il l'est puisqu'il a reçu le prix... Mais on peut aussi cerner ce qui excède ou contredit quelques principes favorisés des initiateurs du mouvement. Ainsi quand Lemonnier reprochait à *La Maison du peuple* un engagement politique militant, il semblait réticent à le faire entrer dans la littérature populiste, attendant que ce « fils de cordonnier breton » s'assagisse. Récit d'enfance lui aussi, *Le Pain des rêves* est certes très éloigné en apparence des tendances socialistes explicites du premier récit. Aucun personnage ne porte explicitement des valeurs fondées sur ce type de choix. Les personnages qui pourraient être des guides en la matière sont absents : le père est parti, le grand frère aussi — qui reviendra dans *Le Jeu de patience*. Rien ni personne ne porte de valeurs politiques. Cependant la critique sociale y est vive et la revendication de dignité des « parias » conduit à une réévaluation poétique de leur existence. Le jeune garçon qui racontait son histoire a grandi : il quitte ce monde en l'illuminant une dernière fois en s'adressant à son grand-père, confondant ainsi la fin de son enfance et la vie de l'homme qu'il est devenu mais sur lequel il se tait : « Je suis un homme, grand-père ! ô grand-père, un homme comme toi... Il fait nuit chez nous. Fait-il plus clair chez toi ? ô mon vieux paria ! Tout à l'heure nous rallumerons ta lampe³²... »

Rien d'étonnant alors que les lecteurs de 1942 aient pu avoir devant *Le Pain des rêves* des attitudes contradictoires, de même que certains y aient vu plus de poésie lyrique que de tonalité populiste. Rien d'étonnant non plus qu'ils se soient parfois servi de la référence au populisme pour dénigrer l'œuvre de celui qui, se disant réprouvé dans son enfance, a encore ce sentiment.

Réception

Alors que les vives critiques des populistes allaient à ce qu'ils appelaient une littérature maniérée écrite par ceux qui, depuis leurs privilèges sociaux, ignoraient le peuple et que le symbole de cette littérature était pour eux Marcel Proust, des amis de Guilloux relèvent dans *Le Pain des rêves* des traits quasi proustiens. C'est le cas de Guéhenno dans une lettre du 12 septembre 1941 :

C'est plein de très belles choses, me semble-t-il. Le récit est presque toujours d'un admirable mouvement et mené quelquefois avec une fantaisie de funambule. Cela doit faire un très beau livre. Mais tu as, je crois, encore à travailler. Certaines scènes sont un peu attendues, banales et faciles, traînantes. Ce que j'aime le moins, ce sont les pages un peu diffuses et ambitieuses, de ton peu naturel, où je trouve je ne sais quel renversement proustien. Ce que j'aime le plus, c'est ce qui t'est propre, des pages alertes, d'une délicieuse fantaisie, celles de « la bande du soleil », du cirque³³.

Sur ce même jugement, Guilloux note dans ses *Carnets inédits* à la fin de 1942 :

Guéhenno me fait de longs et violents reproches, tandis que nous dînons chez lui d'une soupe et d'une omelette. Livre de fainéant, me dit-il à propos du *Pain*

32 *Le Pain des rêves*, op. cit., p. 495-496.

33 *Jean Guéhenno – Louis Guilloux, Correspondance (1927-1967)*, édité et annoté par Pierre-Yves Kerloc'h, Rennes, La Part commune, 2011, p. 524-525.

des rêves, il accuse ma paresse, ma complaisance, la nonchalance avec laquelle je me suis laissé aller, dit-il, à pasticher Marcel Proust. Bien entendu, ma faute est dans l'adoption facile d'un certain *ron-ron* mais plus encore d'un *ron-ron* emprunté à un homme qui n'a jamais écrit, dit-il, que pour justifier des dandies. En plus, Guéhenno me reproche une certaine désaffection de ma part à l'égard des « modèles ». Il voit entre *La Maison du peuple* et *Le Pain des rêves* un écart énorme, peut-être un abîme, et enfin me déclare que j'aimais et regardais les personnages de *La Maison du peuple* comme un homme tandis que je regarde les personnages du *Le Pain des rêves* comme un homme de lettres.

Guilloux a envoyé le livre à son ami Jean Grenier, qui lui écrit d'Alger le 23 avril 1942 :

C'est un livre qui est surprenant parce qu'il ne réserve pas de surprise ; c'est « un lac, un beau lac ». Comble de l'art, aucun effet, en tout cas le lecteur ne le sent pas. Pas de fantastique, pas de populisme, pas de pittoresque. Le récit est simple et vrai ; j'entends, en apparence. [...] Bien des fois j'ai pensé à Proust bien que rien ne le rappelle qu'une certaine méthode. À force de naturel les êtres décrits deviennent hallucinants.

Guilloux lui répond :

Ce que tu me dis du *Pain des rêves* m'émeut beaucoup et j'attends que tu m'en parles plus complètement. Je sais bien de quelle manière certaines pages ont pu te faire penser à Proust, j'en ai même fort conscience, et Guéhenno m'avait déjà dit cela. Tant pis, ou après tout peu importe un certain ton Proust. Cela ne me gêne pas. C'est le livre le plus sincère en tout cas que j'aie jamais écrit, je veux dire plutôt, celui où je me suis retrouvé de plus près. Je ne savais pas moi-même que mon enfance m'était encore si proche. Une certaine forme de l'enfance, et même une certaine [un blanc]. Nous avons tous eu plusieurs enfances³⁴.

Nous voilà bien loin de populisme...

Les critiques de la presse divergent. Les uns écartent le rapprochement avec le populisme, d'autres confondent populisme et régionalisme, d'autres encore hésitent à parler d'un point de vue politique. Dans *France socialiste*, le 30 mai 1942, sous le titre « L'Enfance des pauvres », Claude Jamet distingue les qualités de l'œuvre et la compare aux grands modèles, disant que l'important

est dans ce que *Le Pain des rêves* nous apporte de positif, une peinture de l'enfance populaire plus vraie peut-être qu'aucune autre. Aussi loin des féeries poétiques d'un Alain-Fournier que des tranches de vie toutes noires de l'école naturaliste (genre *Poil de carotte*). L'enfant du *Pain des rêves* est à la fois rêveur et misérable ; c'est un enfant complet, avec ses ailes, mais brimé. Grand Meaulnes et Petit Chose tout ensemble ; le paradis en plein enfer... Et puis, au moins, Louis Guilloux ne la fait pas « à la populiste » (une note précise : *Le Pain des rêves* a pourtant obtenu le Prix du roman populiste, et dire que j'oubliais cette distinction !). Il est du bâtiment. Il a connu lui-même les misères qu'il nous raconte ; ce sont les siennes, ou celles d'un de ses frères. Et il ne s'en cache pas. Il n'a pas honte de son cœur, ni de ses sentiments, ni de sa tristesse, ni de ses

amours. Il ose écrire sympathiquement, en pleine subjectivité. Et bien souvent, en le lisant, on évoquera Dickens. Non pas celui de *David Copperfield*, encore moins d'*Oliver Twist* (un de ses moins bons ouvrages). Mais le Dickens secret, trop peu connu, des *Grandes espérances*. C'est la même tendresse aux choses les plus humbles. La même cordialité brave. La même poésie. La même vérité³⁵.

Qu'entend ce critique par « faire à la populiste » ? Difficile de le dire aujourd'hui, mais sans doute met-il l'accent sur « faire » puisque par ailleurs il souligne l'origine populaire de l'auteur et le loue d'avoir écarté les tentations opposées de la féerie et du naturalisme.

D'autres critiques continuent à le situer du côté des prolétariens, comme dans cet article non signé de *Le Blanc et le noir* du 30 mai 1942 sur « L'œuvre en cours de Louis Guilloux » :

Son premier livre, *La Maison du peuple*, paraît en 1927. Court récit d'une enfance ouvrière, il annonce un écrivain de classe — ceci compris dans les deux sens du terme — et contient la plupart des qualités qui feront l'attrait de ses prochains ouvrages : une écriture dépouillée, parfois linéaire ; une peinture âpre du monde du travail ; un certain esprit de révolte tempérée par une forte odeur de camaraderie et le sentiment quasi eucharistique de la misère d'autrui.

Ce Guilloux première manière mérite l'étiquette de romancier prolétarien. Il respire parmi ses personnages et prend à sa charge toute leur détresse. Mais cette générosité ne va pas sans un sentimentalisme un peu lourd, voisin de la complainte, qui évoque parfois un Guéhenno romancier.

Puis, saluant *Le Sang noir* comme un roman aussi important que *La Nausée* de Jean-Paul Sartre, le critique loue Guilloux d'avoir recréé « à partir des sources les plus pures, celles qu'il avait négligées autrefois dans *La Maison du peuple*, par hâte de tirer parti ou de les tirer au “parti” » et d'avoir

retrouver le climat de son enfance. Cette mère et ce grand-père nourricier ne sont autres que la bûcheronne et le bûcheron du *Petit Poucet*. Et, comme dans le conte, ils sont très pauvres, mais pas si pauvres toutefois qu'ils ne puissent garder leurs enfants. Et si ceux-là se perdent, faute de paroles (car il faudrait aussi leur expliquer pourquoi ils sont les petits parias de la rue du Tonneau), le regard du grand-père leur tient lieu des cailloux du chemin. Il les ramène tout droit au sentiment éminent de leur dignité.

Dans *La Nouvelle revue française*, Jean Fougère³⁶ retrace la carrière de l'auteur ; il le situe dans le roman contemporain en des termes qui rappellent ceux de Lemonnier :

La simplicité n'est pas la qualité dominante du roman contemporain. Après la belle santé de l'époque réaliste, l'excessive franchise du naturalisme, celui-ci a cru nécessaire, pour échapper à la stérilisation dont le menaçaient les prestiges de l'aventure proustienne, de prendre la vie par la bande et de s'orienter souvent vers le gongorisme et l'éloquence. Aussi l'œuvre de Louis Guilloux semble-t-elle dans

35 Claude Jamet, « L'Enfance des pauvres », *France socialiste*, le 30 mai 1942.

36 Jean Fougère, « Louis Guilloux », *La Nouvelle revue française*, n° 345, 1942, p. 108-112.

l'orgueilleux désordre du roman actuel occuper une place assez exceptionnelle. Il en est peu qui sentent moins la volonté de subtilité ou de grandeur. Aucun courant littéraire ne la porte ; elle n'est marquée par nulle mode. Ici, le jeu du roman n'est pas faussé par des ambitions philosophiques ou poétiques, ni par de ces singulières recherches formelles qui étonnent une époque mais demeurent indéchiffrables aux suivantes. Il suffit à cet art de coller presque parfaitement avec la vie.

Il loue l'œuvre mais avec des réticences, tout en la distinguant des œuvres trop raffinées :

Au lecteur du premier roman de Louis Guilloux, *La Maison du peuple*, il semblerait que l'auteur se borne à prêcher sommairement la lutte des classes, l'insurrection du prolétariat contre un ordre social oppresseur et injuste. Ses livres — à l'exception de *Compagnons* qui est sa plus parfaite réussite artistique — avancent en effet à grands coups d'épaulé. On y sent l'effort, la lutte, sans doute, l'absence de ces loisirs si nécessaires à l'heureux épanouissement d'une œuvre d'art. Ils n'ont pas comme les romans de Mauriac et de Giraudoux cet air de facilité dont le public tire son plaisir. Ce poids de peine et d'impuretés qu'ils traînent avec eux ne les rend que plus pathétiques.

C'est Jean Guibal, dans *La Dépêche de Brest* du 28 juillet 1942, qui est le plus affirmatif, mais aussi ironique et nuancé. Dans la rubrique « Les Lettres et les arts en Bretagne », il titre son article sur *Le Pain des rêves* : « Saint-Brieuc, ville sainte du populisme » :

Saint-Brieuc est en passe de devenir l'une des villes saintes du populisme. Il faudra qu'un jour les populistes, quand la vie sera redevenue moins chère, décident d'aller tenir dans l'arrière-salle d'un bistro briochin, une de ces assemblées-repas au gros rouge sans serviettes et sans nappes qui constituent un des éléments de leur doctrine littéraire. C'est en effet au Briochin Louis Guilloux que le prix de littérature populiste a été très judicieusement décerné cette année pour son *Pain des rêves* et c'est, de plus, très vraisemblablement à Saint-Brieuc que se déroule l'action du roman, comme se déroule à Saint-Brieuc l'action de plusieurs autres livres du même auteur. Je dis : très vraisemblablement, car Guilloux s'est, cette fois, attaché, pour nous dérouter, à enlever tout caractère local et régional à son livre. A-t-il voulu par là nous démontrer que la vie prolétarienne a un caractère uniformément misérable, quel que soit le point de l'univers où souffrent les parias de la société ? Estime-t-il que l'être humain étant seul à mériter une étude, il serait puéril de perdre du temps à décrire des paysages auxquels de frivoles artistes sans utilité sociale peuvent seuls s'intéresser ? A-t-il voulu échapper aux reproches qui lui avaient été adressés à propos de ses derniers livres, d'assouvir des rancunes contre certains de ses concitoyens qu'il aurait mis en scène sous des noms transparents ? Sans doute entre-t-il un peu de tout cela dans la détermination qu'à prise Guilloux de couvrir d'épaisse grisaille la toile de fond de son ouvrage³⁷.

37 Bon connaisseur de l'œuvre de Guilloux, Guibal fait le lien avec une œuvre peu connue et y voit la méthode de Guilloux : « Pour bien comprendre le présent ouvrage de Guilloux, il faut se reporter à ses ouvrages précédents ; ses *Histoires de brigands* (éditions socialistes internationales) qui nous révèlent sa méthode de travail, puisque pêle-mêle il y a jeté, comme dans un carnier au cours d'une chasse, des fragments de phrases entendues, des

Si les 5 000 francs du prix sont les bienvenus, Guilloux se tait dans ses *Carnets* édités, lui qui avait collecté les coupures de presse de la critique et les lettres des amis qui donnaient leurs impressions de lecture. On n'y lit que deux lettres de Malraux et une de Drieu la Rochelle, que Guilloux écourte et dont il résume la réponse pour lui donner un ton coupant. L'année 1942, très lacunaire, s'arrête court avec l'annonce de la chute de son père, dont il ne se relèvera pas. Il y a là un signe d'une difficulté indéniable et du refus de s'exprimer autrement que littérairement.

Le Pain des rêves concentre, en ce moment crucial où les choix politiques sont des plus lourds, les relations ombrageuses de Louis Guilloux avec les courants et les écrivains qui, en France, appelaient et soutenaient une littérature venant du peuple, lui parlant ou en parlant. Mais s'il entrait avec cette œuvre dans le cadre, général et vague, défini par Lemonnier et Thérive, celle-ci heurtait quelques-uns de leurs souhaits, tant sur le plan stylistique, par ses développements poétiques que, souterrainement encore pour l'heure, sur le plan de la pensée et de la politique.

L'ironie sur le populisme et la réflexion mélancolique sur le moment historique colorent les pensées de Guilloux à la fin de 1941 quand il lit avec passion – et patience – *Les Fleurs de Tarbes* que Jean Paulhan vient de lui envoyer – tentant de pénétrer les subtilités de cette pensée, à propos de l'originalité comme valeur littéraire et du lieu commun. Dans ses notes personnelles, toujours inédites, sur le texte de Paulhan, Guilloux revient sur le populisme, à propos du lieu commun :

Après tout, il y a peut-être là une idée — ou, du moins, un biais, par lequel une nouvelle façon d'entreprendre le lieu commun peut nous être offerte. (Ce diable de lieu commun n'a pas dit son dernier mot.) À côté de l'Exégèse, on pourrait tenter une « Histoire des lieux communs ». [...] Leur mise hors la loi — comme la guerre (au fond la guerre est un lieu commun). Le plus beau serait évidemment l'internement des lieux communs dans un vaste camp de concentration. Gardé par qui ? Qui donc, dans la littérature française, serait frappé de cette pénitence ? Je vois assez bien André Thérive comme chef de camp. Comme par-dessus toute chose, il faut aimer la douceur, on pense que M. Thérive serait plutôt gentil pour ses amis, et qu'il irait même jusqu'à favoriser les secours, car l'arrestation des lieux communs ne manquerait pas de « soulever une profonde émotion » dans la « République des lettres ». On verrait donc naître des cendres les Amis du lieu commun, la Soupe du lieu commun... Et de grandes manifestations auraient lieu au cri de : Libérez les lieux communs³⁸ !

croquis de gestes perçus au cours de voyages dans les trains ou de promenades à travers les rues » (Jean Guibal, « Saint-Brieuc, ville sainte du populisme », *La Dépêche de Brest*, 28 juillet 1942, p. 1).

38 Voir Michèle Touret, « Quand Guilloux lit *Les Fleurs de Tarbes* », dans Madeleine Frédéric et Michèle Touret (dir.), *L'Atelier de Louis Guilloux*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2012, p. 85-98.

Références

- [Anonyme], « L'œuvre en cours de Louis Guilloux », *Le Blanc et le noir*, 30 mai 1942.
- BAUDORRE, Philippe, « Louis Guilloux et la revue *Monde* », dans Francine DUGAST et Marc GONTARD (dir.), *Louis Guilloux écrivain*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2000, p. 69-88.
- FOUGÈRE, Jean, « Louis Guilloux », *La Nouvelle revue française*, n° 345, 1942, p. 108-112.
- GODARD, Henri, « *Histoires de brigands* et *Le Lecteur écrit* », dans Francine DUGAST-PORTES et Marc GONTARD (dir.), *Louis Guilloux écrivain*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2000, p. 175-182.
- GOLVET, Sylvie, *Louis Guilloux, devenir romancier*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2012.
- GUÉHENNO, Jean, « Lettre à un ouvrier sur la culture et la révolution », *Europe*, 15 février 1931, n° 98, p. 193-211.
- GUÉHENNO, Jean et LOUIS GUILLOUX, *Jean Guéhenno – Louis Guilloux, Correspondance (1927-1967)*, édité et annoté par Pierre-Yves Kerloc'h, Rennes, La Part commune, 2011.
- GUIBAL, Jean, « Saint-Brieuc, ville sainte du populisme », *La Dépêche de Brest*, 28 juillet 1942.
- , *Carnets I. 1921-1944*, édités, Paris, Gallimard, 1978.
- , « Henry Poulaille, *Nouvel âge littéraire* », *Europe*, n° 95, 15 novembre 1930, p. 411-413.
- , *Histoires de brigands : suivi d'une correspondance inédite avec Jean Paulhan*, préface de Michèle Touret, Nantes, Le Passeur, 2002.
- , *Le Jeu de patience*, Paris, Gallimard, 1949.
- , *Le Pain des rêves*, Paris, Gallimard (Folio), 1980 [1942].
- JAMET, Claude, « L'Enfance des pauvres », *France socialiste*, le 30 mai 1942.
- LEMONNIER, Léon, *Manifeste du roman populiste*, Paris, La Centaine, 1930.
- , *Populisme*, Paris, La Renaissance du livre, 1931.
- PAULHAN, Jean et LOUIS GUILLOUX, *Correspondance Jean Paulhan – Louis Guilloux, 1929-1962*, éditée par Pierre-Yves Kerloc'h, Brest, Centre d'étude des correspondances, Université de Bretagne occidentale, 2010.
- PÉRU, Jean-Michel, « Henry Poulaille et "la littérature prolétarienne", une relation d'équivalence ? » dans André NOT et Jérôme RADWAN (dir.), *Autour d'Henry Poulaille et de la littérature prolétarienne*, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence (Textuelles), 2003, p. 169-185.
- POULAILLE, Henry, *Nouvel âge littéraire*, Paris, Librairie Valois, 1930.
- ROCHE, Anne, « Louis Guilloux entre roman populiste et prolétarien », dans André NOT et Jérôme RADWAN (dir.), *Autour d'Henry Poulaille et de la littérature prolétarienne*, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence (Textuelles), 2003, p. 143-152.
- TOURET, Michèle, « Louis Guilloux chroniqueur ou la vie comme elle va », dans Bruno CURATOLO, Alain SCHAFFNER (dir.), *La Chronique journalistique des écrivains*, Dijon, Éditions universitaires de Dijon, 2010, p. 155-166.

- , « Quand Guilloux lit *Les Fleurs de Tarbes* », dans Madeleine FRÉDÉRIC et Michèle TOURET (dir.), *L'Atelier de Louis Guilloux*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2012, p. 85-98.
- , « Traces de la politique dans les *Carnets* inédits de Louis Guilloux et la politique », communication à la journée d'étude de l'Université de Saint-Quentin-en-Yvelines, juin 2012, à paraître.